

PRÉFACE

Et si celui qui vient de sa campagne était la Loi ?

par Claudio Magris

Dans ce livre, clair et insondable comme l'œuvre sublime et énigmatique dont il traite, Álvaro de la Rica rapporte une légende franciscaine, qui atteste de ce que François d'Assise et son mouvement doivent à la mystique orientale. Trois papillons, voyant briller le feu, voulaient savoir ce qu'il est. Le premier s'en approcha pour mieux le voir mais, sentant brûler ses yeux, il recula, disant qu'il avait renoncé parce qu'il ne voulait pas perdre la vue. Le deuxième s'en approcha encore davantage mais, sentant brûler ses ailes, il recula, renonçant à le connaître parce qu'il ne voulait pas perdre ses ailes. Le troisième s'en approcha jusqu'à être entouré par les flammes, brûlant en même temps qu'elles, et pendant quelques secondes le feu brilla plus intensément encore. Lui seul connut ce qu'est le feu ; les autres comprirent que, pour le connaître, il faut se fondre en lui.

L'écriture, pour Kafka, est l'un des deux premiers papillons. Obligée de revenir en arrière, auprès de l'écrivain qui l'a envoyée et s'est aventuré vainement à la recherche de la vérité, elle ne saura jamais ce qu'est

le feu. La colombe retourne dans l'Arche, dans la main de Noé, sans aucun rameau; la vérité est une Terre promise inatteignable. Mais le troisième papillon, devenu feu, c'est-à-dire vie et vérité, ne peut pas raconter ce qui lui est arrivé; ce sont les autres papillons — c'est l'écriture, c'est Kafka — qui peuvent nous dévoiler la lumière reflétée sur le visage ébloui qui s'en retire, et ce reflet est la seule vérité perceptible; celui qui est condamné à ne pas être feu, à ne pas être vie et vérité, peut faire comprendre aux autres ce que sont la vie et la vérité. Comme il l'a écrit à Milena, humainement bien plus grande que lui, il doit se placer en dehors du territoire de l'amour pour pouvoir dire ce qu'est l'amour.

Armé d'une connaissance approfondie de la plus illustre critique kafkaïenne — de Gershom Scholem à Walter Benjamin, de George Steiner à Giuliano Baioni —, mais avec la plume du grand essayiste plutôt que celle de l'universitaire, Álvaro de la Rica se plonge dans le tourbillon (contradictoire, insoluble, essentiel) de l'interprétation de Kafka, dans ses cercles concentriques qui constituent son œuvre : le mariage, la Loi, la victime, le pouvoir, la métamorphose, la révélation. Il est bien conscient que l'investigation linguistique et littéraire ne constitue pas un absolu permettant à coup sûr de déchiffrer les lois de cette dynamique circulaire, et que la première nécessité, pour le critique, est de ne pas se laisser engloutir par l'énergie de ces cercles, de ces tourbillons. Il y réussit magnifiquement, composant un livre qui — dans l'interprétation de l'œuvre tout entière, percée à jour notamment dans le duel serré entre *La colonie pénitentiaire* et *Devant la Loi* —

parvient, tel un petit Talmud, à être à la fois commentaire et récit, et à entrer en profondeur dans ce texte sacré et cryptique qu'est l'œuvre de Kafka.

Écrire signifie nommer la vie mais sans insuffler la vie, manquer son objet en faisant resplendir un instant l'essence dans ce naufrage; la littérature est eschatologie, discours sur les choses dernières, qui à la littérature ne montrent qu'un visage de désastre, même si ce n'est peut-être pas leur seule face. Une apocalypse, mais ironique, adaptée à la condition dégradée de l'individu moderne dans son rapport avec le pouvoir — un pouvoir de plus en plus totalitaire, défectueux et pourtant écrasant, soutenu par une nécessité qui, bien que derrière son autorité de sphinx se cache une vile corruption, n'en est pas moins tyrannique et puissante. L'écriture est appelée à témoigner contre cette Méduse, mais cette dernière est la vérité — négative et horrible — de l'époque, qui salit tout et ne permet aucune innocence; l'écriture doit donc témoigner aussi contre elle-même, dénoncer — c'est l'une des plus heureuses intuitions de ce livre — sa propre implication dans cette corruption, montrer son propre visage défiguré.

Condamné, comme il l'écrit lui-même, à prendre sur lui tout ce qu'il y a de négatif dans son époque, Kafka doit assumer aussi — avec la radicalité du génie créateur — les aspects les plus durs et les plus repoussants de cette négativité, l'aridité inextricablement liée à la passion. Il subit ainsi le jugement le plus amer, au tribunal de l'amour; Álvaro de la Rica cite une lettre à Felice Bauer dans laquelle il est dit que la nausée provient de ce cœur même où loge l'amour. Comme son cher Flaubert — dont Álvaro de la Rica souligne, avec

Baioni, l'influence déterminante —, Kafka sait que le cœur aussi a ses latrines.

L'excellent ouvrage d'Álvaro de la Rica est plein d'intuitions pénétrantes et solidement étayées, il ouvre de nouveaux horizons, des perspectives inexplorées. Rappelons ici l'une de ses interprétations les plus fulgurantes. Affrontant le texte le plus célèbre peut-être de Kafka — en tout cas celui qui a présenté et présente le plus de difficultés pour les exégètes —, à savoir la parabole *Devant la Loi*, Álvaro de la Rica parvient, en le cernant au plus près, à une interprétation qui renverse ou du moins corrige fondamentalement celles que l'on donne habituellement et qui reposent presque toujours sur la faute — par ailleurs très diversement comprise — de l'homme de la campagne qui n'est pas entré dans la Loi, dont la porte était pourtant ouverte pour lui. Si la Loi est inaccessible et si sa vérité réside dans son inaccessibilité, l'homme de la campagne — remarque Álvaro de la Rica, faisant une proposition dont on peut discuter mais qui interpelle — n'entre pas afin, justement, de témoigner, en démontrant par sa vie et par le sacrifice qu'il en fait la vérité de la Loi, son inaccessibilité.

De coupable, fût-ce sans le savoir ni le vouloir, il devient ainsi témoin et véritable gardien — au prix de sa vie — de la Loi et de la vérité. Le fait qu'il ne réussisse pas pourrait donc être, non pas un échec, mais un paradoxal accomplissement de la Loi, de la même façon que la transmission qui altère la Loi au fil des générations pourrait être non pas une fausse interprétation mais une mise en œuvre de la vérité qui dans le monde humain ne peut être saisie dans ce qui serait

son essence immuable, car seule est perceptible sa réfraction dans les innombrables variations du commentaire, dans les innombrables transformations de l'Histoire, dans cette inconstance qui est, selon la conception chrétienne, la condition historique et terrestre de l'homme et de sa vérité.

Si le mensonge, comme il est dit dans *Le procès*, devient l'ordre du monde, pour le chrétien Álvaro de la Rica il n'est pas certain que cela signifie le triomphe d'un nihilisme absolu ; cela peut signifier plutôt que certaines vérités des hommes peuvent être des mensonges *sub specie aeternitatis* tout en conservant leur vérité humaine provisoire, de même que l'on peut dire de la justice des hommes qu'elle est très imparfaite et très éloignée de la justice de Dieu sans vouloir pour autant nier, dans sa modeste temporalité, la validité relative de leur justice. Ce livre d'Álvaro de la Rica avance la seule hypothèse possible, et crédible, d'une présence de l'espérance dans l'œuvre de Kafka.

*Traduit de l'italien
par Jean et Marie-Noëlle Pastureau*